

Maskit, l'étoffe d'un rêve

Créée en 1954, cette marque de mode israélienne a fait le pari d'unir ARTISANATS juif et arabe sous une même enseigne. Vingt ans après sa fermeture, la maison reprend de plus belle. Reportage à Jaffa.

PAR REBECCA BENHAMOU – PHOTOS : VIOLETA MOURA POUR L'EXPRESS STYLES



Yael Dayan, la fille de la fondatrice de Maskit, essaie une robe Toga, l'une des pièces iconiques de la marque, inspirée de l'époque hellénistique.

ARCHIVES MASKIT/SDP

N

« Ouvrez pas cette fenêtre ! Elle risque de céder, avertit, amusé, le PDG de Maskit (1), Nir Tal. Cette

maison a plus de 150 ans ! » La marque de mode a élu domicile à Jaffa, ville arabe rattachée à la municipalité de Tel-Aviv depuis 1950. Les studios, l'atelier de confection et la boutique sont installés dans une ancienne résidence de templiers – ces protestants allemands, originaires du Wurtemberg, débarqués en Palestine au milieu du XIX^e siècle –, au bout d'un dédale de venelles qui serpentent jusqu'au vieux port.

Au printemps 2014, la nouvelle directrice artistique de la maison, Sharon Tal – ex-chef de l'atelier broderies d'Alexander McQueen, à Londres – présentait sa première collection à la Fashion Week de Tel-Aviv. Au *front row* ? Des journalistes et des célébrités locales, dont Yityish Titi Aynaw, première femme noire élue Miss Israël, en 2013, le top-modèle Noam Frost, l'épouse du maire de Tel-Aviv et





celle du ministre israélien de l'économie. Le gratin local, en somme. Et pour cause : Maskit a l'étoffe d'une légende. Première et unique enseigne de luxe dont le succès a dépassé les frontières de l'Etat hébreu – son nom, d'origine biblique, mentionné 14 fois dans l'Ancien Testament, désigne un ornement ou un bijou –, elle a été lancée en 1954 par Ruth Dayan, épouse du célèbre général borgne Moshe Dayan, et par la créatrice d'origine hongroise Fini Leitersdorf. A l'origine, cette entreprise publique avait pour fonction de créer des emplois pour les nouveaux immigrants, qui arrivaient par milliers des quatre coins du monde. Très vite, la marque a embauché des couturières juives et arabes, en Israël, en Cisjordanie et dans la bande de Gaza. Son but ? Mettre en valeur l'artisanat local, fût-il juif, musulman, druze ou bédouin. Pendant que Moshe Dayan remporte la guerre des Six-Jours, en 1967, l'ascension de Maskit est fulgurante. Vendue outre-Atlantique, par la crème de la crème des *department stores* new-yorkais – Bergdorf Goodman, Neiman Marcus et Saks en tête –, Maskit fait la couverture du *Vogue* américain, en 1969. Ses pièces iconiques, comme le « Egg coat » et le « Desert coat », sont portées par Audrey Hepburn et la styliste franco-américaine Pauline Trigère. La marque collabore même avec Dior, ●●●/



Ci-dessus, la collection de robes de mariée 2015, brodées à la main.
Ci-dessous, Sharon Tal, ex-chef d'atelier broderies chez Alexander McQueen et directrice artistique de Maskit, dans les studios, à Jaffa.

80 % de la production est basée à Jaffa, où la marque emploie des couturières juives et arabes.



/... Givenchy et Yves Saint Laurent. Mais, au tournant des années 1980 et 1990, les ventes ralentissent. Au bout de quarante ans, l'aventure s'essouffle. Jusqu'à l'an dernier. Car Maskit pourrait bien refaire les gros titres en Israël.

La maison prévoit d'ouvrir en 2015 une usine et une école de couture à Nazareth, la plus grande ville arabe du pays, pour former les talents de la région. Avant de relancer l'enseignement, Sharon Tal et Ruth Dayan ont voyagé dans tout le pays, à la recherche des anciens artisans et couturiers de Maskit. « Cette génération s'est éteinte, et son savoir-faire a disparu avec elle, se désole la directrice artistique. Aujourd'hui, les jeunes préfèrent le secteur du high-tech à l'artisanat, qui leur ouvre plus de portes, ou rêvent de s'installer à l'étranger. » Résultat : la broderie de Bethléem, une technique de point de croix utilisée pendant l'âge d'or de Maskit, n'a pratiquement plus d'héritiers.

A CE JOUR, 80 % DE LA PRODUCTION EST BASÉE À JAFFA, OÙ LA MARQUE TRAVAILLE AVEC DES COUTURIÈRES ISRAËLIENNES ET D'ORIGINE PALESTINIENNE.

Pour autant, elle espère faire renaître sa magie d'antan. Certaines pièces en céramique sont fabriquées par des Bédouines, dans le désert du Néguev. Et les bijoux en argent cousus sur les vêtements sont réalisés par des Yéménites. Quand Ruth Dayan était aux commandes, Maskit importait aussi de la soie de Damas – même si, depuis 1948, Israël et la Syrie sont officiellement en guerre. « A Jérusalem, nous avons trouvé un marchand de tissus dont la famille, installée en Syrie, travaillait avec Maskit. Après les avoir contactés, ces derniers nous ont envoyé 120 mètres de tissus », s'enthousiasme Sharon Tal. Même sentiment de nostalgie à Nazareth, lorsque cette dernière entre en relation avec un menuisier arabe dont la grand-mère travaillait en tant que couturière pour la marque. Sa spécialité ? Des meubles en bois incrusté de nacre, dont Sharon Tal s'est inspirée pour réaliser des broderies de perles. Désormais, les deux créateurs collaborent régulièrement. Et ont appelé cette technique le « Nasser design »,



Pour réaliser les broderies les plus complexes, les couturières dessinent les motifs sur du papier et les découpent, avant de reproduire le tracé sur du tissu.

du nom de l'artisan. Même si l'on évite de parler politique chez Maskit, la « situation » – en hébreu, *hamatsav* – se glisse invariablement dans la conversation. Quatre mois après le premier défilé de la griffe, une pluie de missiles s'est abattue sur le pays, et l'opération « Bordure protectrice » a été lancée par Tsahal dans la bande de Gaza durant l'été 2014. « La guerre nous a tous ébranlés, explique Nir Tal. Quand les missiles tombaient sur Tel-Aviv et Jaffa, ils n'ont pas visé une communauté plus qu'une autre. Nous sommes tous fiers de nos origines et nous parlons le même langage, celui de l'artisanat. » Pour le PDG, pas question de parler de style « ethnique ». Il préfère l'adjectif « authentique ». « Pourquoi est-ce si surprenant qu'une entreprise puisse rassembler des juifs et des Arabes ? renchérit la directrice artistique. Les gens ne connaissent Israël qu'à travers la guerre et leur écran de télévision. La réalité de ce pays est bien plus nuancée. » Devenue le symbole de ce pacifisme, Jaffa attire aussi bien la jeunesse branchée des environs que les touristes férus d'histoire.



Dans les studios, stylistes et graphistes s'entourent de « moodboards » (à dr.) et des anciens croquis maison (à g.) pour créer la prochaine collection.

Dans ses faubourgs, où les bâtisses délabrées côtoient les complexes résidentiels de luxe, on trouve un théâtre judéo-arabe, le Centre Shimon Peres pour la paix, mais aussi Yafa, l'unique café littéraire de la région, qui vend à la fois des ouvrages en hébreu et en arabe, des poèmes de Haim Nahman Bialik à ceux de Mahmoud Darwish. « Il est essentiel d'entretenir un vrai dialogue, et non une interaction de surface, où l'on se dit bonjour et au revoir, mais où l'on refuse de voir la réalité de l'autre et de parler des sujets qui fâchent », assène Safa Younes, diplômée en *gender studies* de l'université de Tel-Aviv et fondatrice de l'association Arous El Bahr (en arabe, « La Fiancée de la mer », le surnom de Jaffa), qui lutte en faveur des droits des femmes.

DEPUIS DEUX ANS, ELLE ORGANISE DES RÉUNIONS UNE FOIS PAR MOIS ENTRE DES HABITANTES JUIVES ET ARABES DE JAFFA, OÙ L'ON PARLE À BÂTONS ROMPUS DES DIFFICULTÉS DU QUOTIDIEN. « Ce qui les rassemble, c'est avant tout leur condition d'épouse, de mère et de femme. Ce qui les divise, c'est presque tout le reste », ajoute-t-elle. Elle explique qu'avant 2007 – date du lancement d'Arous El Bahr (2) –, aucune association locale ne se préoccupait du chômage des femmes. Ainsi, elle organise des formations pour les aider à trouver un emploi ou à créer une microentreprise. A Jaffa, la couture et l'artisanat permettent à beaucoup de femmes issues d'un milieu modeste de subvenir aux besoins de leur famille et d'être indépendantes financièrement. Via l'association, Safa Younes a même lancé un projet de confection de poupées. Et se réjouit que Maskit emploie des couturières de Jaffa, au lieu de céder à la tentation de la délocalisation. « Ce n'est pas simplement en vivant les uns à côté des autres que la situation pourra s'améliorer, souligne-t-elle, c'est aussi en favorisant davantage d'interactions de ce type dans le monde du travail. Et les femmes sont les meilleurs vecteurs de ce rapprochement. » ●

(1) maskit.com

(2) arous-elbahar.org/he



Ruth Dayan chez elle, à Ramat, une banlieue au nord de Tel-Aviv.

Ruth Dayan, fondatrice de Maskit

« Avant d'être une enseigne de luxe, Maskit était une idéologie »

Ruth Dayan a 98 ans, en paraît 80, et parle encore avec passion de la marque qu'elle a lancée il y a soixante ans, en tournant les pages d'un vieil album, rempli de photos jaunies par le temps, dans son appartement, dans le nord de Tel-Aviv. En Israël, on l'appelle la « reine mère ». A l'instar de David Ben Gourion, Shimon Peres et Golda Meir, elle fait partie de la génération des pionniers. Rencontre.

Avant Maskit, vous travailliez dans un kibboutz.

Comment passe-t-on de l'agriculture à la mode ?

Après avoir grandi à Jérusalem, je me suis découvert un talent pour l'agriculture. J'ai passé une partie de ma jeunesse dans le kibboutz Nahalal – où j'ai rencontré mon mari –, dans le nord du pays, avant de m'installer à Tel-Aviv. A l'époque, il n'y avait pas d'eau courante, les terres étaient infestées de rats et il fallait construire ce pays avec nos mains. Même le jour de mon mariage, j'ai dû traire des vaches. Un jour, j'ai découvert par hasard l'artisanat des immigrées bulgares et yéménites. Avec le soutien de Golda Meir, alors ministre du Travail, j'ai décidé de lancer Maskit. Avant d'être une enseigne de luxe, Maskit était une idéologie. Nous voulions créer des emplois, construire des ponts entre les communautés, et entre les femmes. Pour autant, je ne

me suis jamais reconnue dans le féminisme. Je n'ai jamais été traitée différemment par mes homologues masculins. En Israël, les femmes labouraient les champs et prenaient les armes contre les hommes.

Comment décririez-vous vos relations avec les Palestiniens ?

J'abhorre l'usage du mot « coexistence ». En France, on ne dit jamais que les Français coexistent. Vous existez ensemble, tout simplement. Pour qu'il y ait la paix, il faut d'abord que les peuples se rencontrent. En 2011, j'ai pu obtenir 300 visas pour que des habitants du village de Kharbata, en Cisjordanie, viennent passer une journée à Tel-Aviv. Je voulais juste que les enfants s'amuse et voient la mer. Depuis mon enfance, la situation a bien changé. Il fut un temps où je prenais des cours d'arabe avec Moussa Husseini, un ami de ma famille et leader nationaliste palestinien. En 1967, j'ai fait la connaissance de Raymonda Tawil (NDLR : activiste féministe palestinienne et belle-mère de Yasser Arafat), qui est devenue mon amie, mon âme sœur. Mais cette époque est révolue. L'Israël d'avant me manque. La situation dans laquelle nous nous trouvons m'effraie. Faut-il un Etat pour tous ? Deux Etats pour deux peuples ? Je ne sais même plus. L'avenir nous le dira. » **PROPOS RECUEILLIS PAR R. B.**